

Merci à la rédaction du magazine « Ca m'Intéresse Histoire », et à Mme. Cyrielle Le Moigne-Tolba rédactrice en chef adjointe, pour leur autorisation à reproduction des deux présents articles



D'après deux articles, « Les Traumatisés Des Tranchées » et « Ca Vient d'Où... ...Le Soulien-Gorge? », parus dans le magazine « Ca m'Intéresse Histoire » numéro 142 de mai-juin 2017

LES TRAUMATISÉS DES TRANCHÉES

EN 1917, un médecin rapporte au sujet d'un de ses patients : « Il ne dort plus, s'anémie et dépérit; il a peur. Il gémit, tressaille aux bruits, se cache; se répétant en lui-même, à chaque sifflement d'obus, « celui-ci est pour moi ». Mais de quel mal souffre-t'il ? D'une « obusite ». C'est ainsi qu'à l'époque on nomme le syndrome post-taumatique de ceux qui rentrent des tranchées.

Un combattant français sur six a été tué, un sur trois blessé. Mais ces chiffres vertigineux font oublier les nombreuses victimes sur lesquelles la guerre a laissé des cicatrices invisibles. Celles qui continuaient à entendre siffler des obus même quand il n'en pleuvait plus.

LA GRANDE GUERRE FUT « UNE MACHINE A BROYER LES CORPS ET LES ÂMES », décrit le psychiatre Louis Crocq, dans son ouvrage *Les Blessés psychiques de la Grande Guerre*. Les témoignages des Soldats nous plongent dans cet enfer.

Le Lieutenant Desagneaux raconte dans son *Journal de Guerre 14-18* : « La tête bourdonne, on n'en peut plus. [...]. On attend l'obus qui va nous anéantir. C'est fou. [...]. Nous sommes dans des nuages de fumée, l'air est irrespirable, c'est la mort partout ».

Du côté allemand, le spectacle est tout aussi effroyable.

DE RETOUR AU FRONT, LES SYMPTÔMES SONT TERRIBLES : tremblements irrépessibles, paralysies, dépressions, hallucinations, phobies, amnésies, cauchemars ... Certains perdent la vue, l'ouïe, ou la parole. Cela dure une semaine ou deux. Parfois toute une vie.

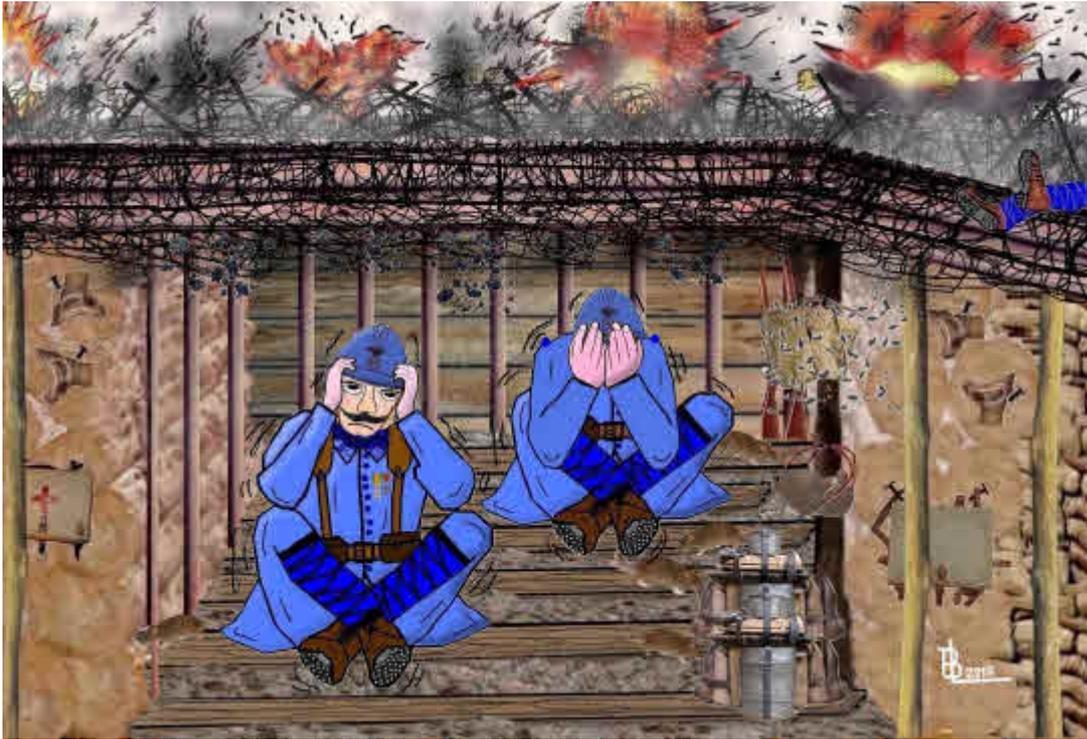
Certains médecins ne sont pas indifférents à ce mal . On pense alors que le souffles des explosions crée des lésions cérébrales. Chez les Soldats britanniques 80 000 *shell-shock* (l'obusite en Anglais) sont recensés.

Mais souvent ces maux sont ignorés, voir réprimés : on voit les traumatisés comme des simulateurs. Certains seront même fusillés pour avoir cédé à la panique.



Quand aux essais thérapeutiques, ils ressemblent plus à des punitions : chocs électriques, flagellation, friction au gant de crin ...

Le Médecin-Major Clunet raconte : « Je les flagelle de plus en plus fort, tout en leur prodiguant des paroles aimables sur la rapidité de leur guérison; aucun n'a résisté plus de dix minutes ». Coincés entre la peur du combat et celle du traitement, ils rechutent vite.



Ce n'est qu'à partir de 1917 que les médecins commencent à parler de « psychonévrose de guerre ». On essaye la thérapie par l'hypnose. En 1918, plusieurs psychiatres, menés par Freud, développent l'idée d'un centre thérapeutique spécialisé. Mais en novembre survient l'armistice. La guerre est finie,

Il est temps de passer à autre chose.

« **UNE FOIS LA PAIX REVENUE**, on a honoré les morts et les mutilés, et chacun s'en est retourné à ses occupations d'avant, raconte Louis Crocq, tandis que le monde se referme sur les blessés psychiques ».

Des centaines d'amnésiques sont incapables de se souvenir de ce qu'il leur est arrivé. Certains, aliénés par l'horreur, passeront leur vie à l'asile. Beaucoup auront bien du mal à la reconstruire : rare sont les névroses de guerre qui donnent droit à une pension.

ET PUIS IL Y A TOUS CEUX QUI NE SERONT PLUS JAMAIS LES MÊMES. Beaucoup ne parlent pas, « par pudeur, par honte, par culpabilité d'avoir survécu, ou parce qu'ils se rendent compte que personne, dans une population toute entière à la joie de la paix retrouvée, ne peut les écouter, ni les comprendre », explique Louis Crocq. Une autre femme raconte : « Mon mari me revient en tout point changé, il désire sortir, voir des camarades, manque de sobriété, travail avec difficulté, enfin, il ne semble pas heureux ».

Au début, on exprime un excès de sollicitude envers ces anciens Soldats. Puis vient le temps des reproches : « Reprends-toi, secoue-toi ! ».

Même ceux qui se croient guéris peuvent être rattrapés par l'horreur des années plus tard. Comme ce boucher qui, sept ans après la guerre, est pris de malaises inexplicables ... Jusqu'à ce qu'il réalise que c'est le parfum des riches clientes qui entrent dans sa boutique qui lui rappelle l'odeur du gaz qui l'avait intoxiqué dans la tranchée.

IL FAUDRA ATTENDRE LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE pour que population et psychiatres se soucient à nouveau des névroses de guerre. En France, ce n'est que le 10 janvier 1992 qu'un décret les reconnaît officiellement et ordonne leur indemnisation.

Mais aucun des combattants de la Grande Guerre, pour la plupart décédés, n'aura pu en profiter. ■

ÇA VIENT D'OÙ ...

... LE SOUTIEN-GORGE ?

En 1910, Mary Phelps Jacob, une jeune fille américaine de bonne famille, se prépare pour aller au bal. Alors qu'elle enfle son rigide corset, elle réalise qu'il ne s'accorde pas bien avec sa robe. Mary se débarrasse de l'inconfortable gaine et bricole autre chose.

Elle relie deux mouchoirs en soie avec de la ficelle et attache le tout avec deux rubans qu'elle noue dans son dos. L'ancêtre du soutien-gorge est né. La jeune femme dépose le brevet de sa brassière en 1914.

Ça tombe bien, en 1917 l'entrée en guerre des États-Unis sonne le glas du corset : le métal nécessaire à sa

fabrication est réservé à l'armement. Alors le « bra » de Mary vient équiper les travailleuses qui remplacent à l'usine les hommes partis au combat.

La trouvaille débarque dans l'Hexagone à peine trois ans plus tard, quand l'entreprise française de lingerie La Gaby (future Maison Lejaby) se lance dans la production de cet accessoire libérateur.



Illustration « Pour Ceux de 14 »